

—Achevez, alors ! dit vivement Edouard. Lalandec était-il mort que vous l'avez retiré du ruisseau, ou avez-vous obtenu de son agonie le nom de son assassin ?

—Cela, dit Pharold avec une ironie amère et triste, je n'avais pas besoin de le lui demander, car l'assassin, depuis longtemps je le connaissais.

—Vous le connaissiez !... s'écria Edouard en pâlisant. Et quel était-il ? ajouta-t-il d'une voix mal assurée, après un silence.

—Le moment n'est pas encore venu de vous le dire, monsieur d'Erbray.

—Et pourquoi ?

—Parce que, maintenant, vous refuserez peut-être de me croire ; tandis que tout à l'heure, quand j'aurai étalé devant vous la vérité dans toute son horreur, quand preuves et détails vous seront connus, le doute ne vous sera plus possible... Vous venez d'entendre le récit que répète le monde. Écoutez à présent celui du bohémien. Il sera plus court et malheureusement plus terrible.

« Votre aïeul, dont je vous ai déjà parlé, avait au milieu de ses grandes et nobles qualités un défaut, c'est trop dire, peut-être, une faiblesse qui n'en devait pas moins avoir de funestes conséquences pour sa famille. Artisan de sa fortune, parvenu des rangs les plus humbles de la société à un tel degré de richesse et de puissance que ses vaisseaux étaient répandus sur toutes les mers et qu'avec le roi il traitait presque d'égal à égal, tout cela n'était rien à ses yeux auprès des lettres de noblesse qui devaient effacer la tache originelle de sa naissance.

« Ces lettres, il les obtint sans peine, car on avait besoin de lui. Sans peine aussi il trouva des gentilshommes qui consentirent à mêler leur sang au sien. De tout temps, mais en aucun plus qu'au nôtre, la fierté de ces privilégiés n'a su résister à l'éclat fascinateur des millions de la roture.

« Il maria votre tante au marquis de Tréveneuc, et de ce mariage je n'ai rien à dire, car le marquis aimait sa femme, et cet amour le lave de tout soupçon de cupidité. Mais on n'en saurait dire autant de votre père, M. d'Erbray. Il avait follement dépensé, en quelques années, l'héritage prématurément tombé entre ses mains par la mort de ses parents, et la portion inaliénable de ses biens était elle-même chargée de dettes.

« Il aimait le jeu d'un amour effréné, et ce vice et ses précédentes débauches étaient si bien connus que lorsqu'il demanda la main de votre mère, votre aïeul hésita, craignant de compromettre le bonheur de sa fille. Mais le comte était alors aussi séduisant qu'il est aujourd'hui amer et sombre, et votre mère l'aimait. Le mariage eut lieu, malgré l'opposition de votre oncle Lalandec. J'avais, moi aussi, mais inutilement, joint mes supplications aux siennes, et votre père, qui ne l'ignorait pas, ne me l'a jamais pardonné.

« Le lieutenant Lalandec, lui, méprisait la noblesse pour son incapacité dont il avait eu tant de preuves sous les yeux et il la haïssait pour sa morgue insolente. Dès le premier jour qu'ils se virent, votre père et lui furent ennemis déclarés. De nombreux dissentiments vinrent bientôt accroître cette antipathie réciproque.

« Par le conseil du comte d'Erbray, votre aïeul l'armateur, quelques années après, érigea en majorat le château de Mont-

brun, y joignant comme dépendances une étendue de domaines qui représentait la moitié de sa fortune.

« Or le marquis de Tréveneuc n'avait qu'une fille ; votre oncle Lalandec, ayant perdu au bout de quelques années de mariage sa femme qu'il adorait, avait juré de ne se remarier jamais et de vivre uniquement pour sa fille. Seul enfant mâle de la famille, vous deviez, presque inévitablement, hériter du majorat. L'intention du comte, qui avait acquis sur l'esprit de votre aïeul déjà vieux un empire tout-puissant, n'était donc que trop évidente.

« Riche au delà de ses vœux, ayant d'ailleurs l'âme trop noble pour attacher à la fortune plus d'importance qu'elle n'en mérite, votre oncle eût peut-être pardonné au comte le préjudice qu'il causait à sa famille s'il eût rendu votre mère heureuse. Mais à peine marié, il avait repris ses habitudes de dissipations et de débauches, les couvrant toutefois d'un voile assez épais pour votre aïeul, devant qui votre mère dissimulait sa douleur, ne pût les soupçonner.

« Mais le lieutenant Lalandec n'ignorait pas sa conduite. Se joignant à tant d'ingratitude et de dureté, la cupidité du comte d'Erbray l'indigna, et à plusieurs reprises il la lui reprocha avec une violence qui faillit avoir des conséquences funestes.

« Les choses en étaient à ce point, et votre aïeul était mort depuis deux ans déjà lorsqu'arriva cette nuit fatale. Vous devez comprendre de quels sentiments votre oncle Lalandec, venant de quitter sa sœur morte de douleur et de désespoir, était animé envers votre père.

« Une colère terrible couvait sourdement dans son âme gonflée d'indignation, et elle y couvait avec d'autant plus de violence que, proscrit et fugitif, il se sentait alors impuissant à venger cette sœur bien-aimée qu'il n'avait pu sauver. Il était dans un de ces moments où l'homme, écrasé sous les coups impitoyables d'une fatalité aveugle, en vient à douter de tout, même de la justice de Dieu, et sent son désespoir se changer en révolte.

« Ce fut alors, tandis qu'il suivait, abîmé dans ses pensées, la route où il avait lancé son cheval que tout à coup, sur ce pont, se présenta devant lui l'homme qu'il regardait comme l'assassin de sa sœur et dont il avait juré de tirer plus tard une vengeance éclatante.

Edouard qui depuis longtemps pressentait, sans oser se l'avouer, cette révélation du bohémien, baissa la tête d'un air accablé.

—Ainsi, c'était mon père ? dit-il d'une voix brisée.

—Oui, c'était lui, répondit Pharold, et avant de poursuivre, je dois lui rendre du moins cette justice qu'alors sa douleur et son agitation n'étaient pas moins grandes que celles du lieutenant Lalandec. Votre père avait bien des reproches à s'adresser, monsieur d'Erbray, mais il était incapable de cette froide et barbare cruauté qu'ont certains hommes de tuer lentement, par une suite calculée de mauvais procédés et d'outrages, la victime qu'ils n'ont pas le courage de sacrifier ouvertement à leur haine ou à leurs intérêts ; il était surtout incapable, sachant votre mère si proche de sa fin, de lui refuser cette consolation dernière des mourants : de voir, avant de mourir, réconciliés ou repentants, ceux qui pendant leur vie ont été leurs plus cruels ennemis.

(La suite au prochain numéro).